



EN 1943, François Mauriac écrit sous le pseudonyme de Forez, dans le *Cahier noir*, aux Éditions de Minuit : « A quelle époque les enfants furent-ils arrachés à leurs mères, entassés dans les wagons à bestiaux, tels que je les ai vus par un sombre matin, à la gare d'Austerlitz ? »

Il ne se doute pas alors que ces enfants partent pour les chambres à gaz. Qui, en France, en dépit des révélations qui avaient déjà été faites, même avant la guerre, se rend vraiment compte, à cette époque, de ce que sont les camps nazis ? On sait bien qu'il y a des déportés, on parle de camps de concentration. On y imagine un travail pénible et des conditions de vie difficiles. Mais rares sont ceux qui savent.

Il faudra attendre l'écroulement du III^e Reich et la libération des premiers camps pour que la vérité prenne corps. Mais alors, alors, c'est l'épouvante. Des mères apprennent que leurs fils ont vécu en enfer, que peu d'entre eux reviendront et, s'ils reviennent, que leur vie ne tiendra qu'à un fil. Vingt ans après, combien d'entre eux sont encore marqués dans leur chair et dans leur âme par ce terrible passé ! Combien il serait justifié de prendre aujourd'hui encore les mesures qui permettraient de freiner l'hécatombe qui décime leurs rangs !

Les pestiférés de Jaffa

La réalité vient frapper, brutale, les lecteurs de la presse libérée, aux alentours du 10 avril 1945.

Le 13, dans *L'Aube*, organe du M. R. P., Roger Baschet, correspondant de guerre, décrit « VALHINGEN, camp de la mort lente » : « J'ai franchi moi-même la porte du camp, quelques heures après sa libération, et je fus accueilli par des êtres à peine réels,

tant ils étaient maigres, hagards, livides (...) et l'odeur de crasse, de cadavre et d'égout était si forte que j'essayais de ne point respirer. »

Le même jour, le ministre Fresnay annonce, selon *Franc-Tireur*, que « un million des nôtres ont été à ce jour libérés ». Le 25, ce journal parle de « 127 Françaises (qui) rentrent de l'enfer ». Il s'agit des premières déportées revenant de Ravensbruck. « C'est le train de la souffrance, du courage et de l'espoir. » Dans le même numéro, le correspondant de guerre Henri Hugonnier décrit ce qu'il a vu à Buchenwald :

« Ces hommes décharnés, dont les côtes passent à travers la peau, dont le ventre est creux comme une auge, et qui se traînent, s'appuient les uns sur les autres pour ne pas tomber, ou restent couchés, à même les dalles, nus sous leur robe de bagnard rayée de bleu, attendant la mort. »

Le 20 avril, selon *L'Aube*, le spectacle offert par le camp de Bergen-Belsen, lors de la libération des détenus politiques encore vivants, dépasse en horreur tout ce qui a été vu jusqu'ici.

« Le spectacle, dit un témoin oculaire, fait penser au tableau des pestiférés de Jaffa. »

Libération, du 20 avril, raconte la visite que vient de faire un rescapé à sa rédaction. Le titre est à lui seul évocateur : « DANTE n'avait rien vu. » Et ce journal raconte :

« Nous sommes, pendant deux heures, descendus dans une horreur dont le témoin ne semblait plus avoir notion. J'ai vu l'un de nous, échappé par miracle à cet enfer, se baisser sur la fumée de sa cigarette pour cacher ses yeux embués. Nous étions là, dans notre cadre quotidien, brusquement embarrassés de cette liberté que nous avons gardée comme une fortune honteuse. »